

Personnalités féminines et masculines du XIX^e siècle français

Henriette Bessis

Comment parler du masculin, de la masculinité, sans se trouver confronté à la notion du féminin et de la féminité. C'est bien ce qu'affirme Bourdieu lorsqu'il écrit : « la virilité est une notion éminemment relationnelle, construite [...] contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin. »

Lorsque la lettre de Michèle Ramond, nous invitant à cette réunion, m'est parvenue, c'est avec mon œil, mon regard d'historienne de l'art, tourné vers le XIX^e siècle que je l'ai lue ; et immédiatement, j'ai pensé à ces personnalités de femmes et d'hommes, bien installés dans leur siècle, ce siècle tant travaillé par la science, la psychologie, la psychanalyse, la sociologie, appelée alors l'étude de mœurs, sans oublier, bien entendu, le romantisme ambiant, qui, quoiqu'on en dise, a fortement marqué les trois quarts du siècle au moins ?

Il se peut qu'en déterminant ainsi un temps bien précis, ce temps du XIX^e, que l'on a longtemps qualifié de « siècle de la femme », nous pourrions ainsi mieux cerner et la femme « muse et madone » selon Baudelaire et dans un second temps, l'homme qui lui fait face ou l'accompagne.

Noblesse oblige, n'est-ce pas, c'est vers la femme que je me tourne en premier, « cette moitié du genre humain, qui fait tant de plaisir à l'autre », selon Eugène Delacroix.

J'aimerais vous présenter tout d'abord Flora Tristan, mal connue de nos jours, sinon comme la grand'mère de Paul Gauguin.

Elle occupe cependant une place de choix en tant que révolutionnaire et féministe engagée, sans oublier son côté artiste, souvent négligé par son entourage ou ses biographes et qui, pourtant, lui tenait à cœur, qu'elle s'est acharnée à conquérir, sans grand succès, mais dont il nous reste deux articles remarquables sur l'Art, publiés et très appréciés alors, dans la revue alors si populaire et estimée que fut *L'Artiste*.

Féministe convaincue et propagandiste enflammée, son principal souci fut l'émancipation de la Femme, son plus grand combat. Sur ce thème, elle a écrit un ouvrage (publié à titre posthume en 1845) dont le titre qu'elle avait choisi, est *L'émancipation de la femme ou le testament de la paria*. Son éditeur mit en exergue, sur la couverture, une citation de Fourier qu'elle-même estimait infiniment, je cite la phrase : « l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux ».

C'était bien là la conviction de Flora Tristan. Mais l'on peut se demander pourquoi elle aimait se qualifier de paria. Elle nous répond que « les femmes sont parias de naissance,

serve de condition, et malheureuses par devoir ». Dure, vraiment dure cette affirmation, mais je peux dire qu'elle correspond profondément à ce que cette femme si brillante, si lucide a vécu. Et cela m'a ramenée à une autre femme, qui a vécu au XV^e siècle, Christine de Pisan, qui a écrit *La cité des damnés, contre l'ostracisme dont sont victimes les femmes, dont on réfute les capacités intellectuelles, politiques et sociales*. Du XV^e au XIX^e, guère de changements, semble-t-il.

Revenons à Flora Tristan qui a encore écrit : « tâchez de bien comprendre ceci : la loi qui asservit la femme et la prive d'instruction, vous opprime, vous, homme prolétaire. » Pour elle, comme pour d'autres femmes alors, George Sand, pour ne citer qu'elle, la femme comme le peuple, sont gravement méprisés, et toutes deux se sont battues pour défendre l'une et l'autre. Ces deux femmes d'ailleurs s'engagèrent entièrement dans cette Cause du peuple, de même que dans le Journal qui portait ce titre et participait à tous les combats d'avant-garde.

J'aimerais revenir à ce combat que Flora Tristan a aussi mené pour l'Art. Très jeune, et pour des raisons pécuniaires, on la maria à un artiste, partout qualifié de « médiocre », André Chazal, peintre de vignettes ou d'étiquettes, copiant parfois les grands maîtres, pour répondre à des commandes. Flora Tristan en parle dans son ouvrage *Pérégrinations d'une paria*, mais, pour autant, elle n'écrit pas un mot sur le martyre que fut pour elle cette union : il la martyrisait, la battait, il a même essayé de la tuer. C'est d'ailleurs après avoir reçu des balles de révolver au poumon, que, alitée de longs mois à l'hôpital, elle écrivit les articles déjà mentionnés sur l'Art et les Artistes. Ces derniers, elle les respecte, car, pour elle, ils sont des éducateurs, des formateurs, des guides politiques parfois, mais aussi des fous, des illuminés.

Flora Tristan représente la figure d'une autodidacte véritable, toujours préoccupée par la recherche de la connaissance ; elle a pu se frotter à l'intelligentzia de son temps ; elle conservait ses propres opinions, comme par exemple, réfuter l'art pour l'art, et lui préférer l'art romantique accompagné de toutes ses idées généreuses, et, en un certain sens, on peut dire qu'elle en fut à la fois un support et un propagateur.

L'on retrouve son originalité dans certaines de ses formules, comme celle-ci, je cite : « l'art seul résume tous les progrès intellectuels », ou bien encore : « il est indispensable pour comprendre le langage d'une œuvre de la considérer comme un témoin irrécusable et précieux ; sans compter qu'il est également le reflet du degré d'avancement intellectuel des peuples. » Notre révoltée ne se montre-t-elle pas ici le précurseur des futurs sociologues de l'art, ceux du XX^e siècle, comme par exemple le célèbre Pierre Francastel, qui écrivait : « une œuvre d'art est un moyen d'expression des sentiments et de la pensée. »

Cette citation me conduit vers une autre artiste, contemporaine de Flora Tristan, mais qui, pour de multiples raisons, se situe fort loin d'elle. Je vais vous parler de la Duchesse de

Castiglione Colonna, née Adèle d’Affry, issue d’une famille suisse patricienne, connue et honorée dans son pays. Fossé social entre ces deux femmes, univers personnel difficilement comparable, objectifs de vie privée ou publique contrastés, pourrais-je dire.

Loin de la paria, elle fait partie de la classe dominante. Elle est reçue dans les salons les plus mondains et les plus huppés de Paris, familière de Napoléon III et de l’Impératrice, ainsi que des souverains étrangers, et réputée pour sa beauté et sa distinction. Mais, elle, se veut artiste et surtout sculpteur. Elle fréquente de nombreux artistes, on la rencontre dans les ateliers célèbres, elle compte de vrais amis parmi eux, je citerai seulement Delacroix, Courbet, Manet, et surtout celui dont elle se sentait le plus proche, Carpeaux. Lorsqu’elle se décide à exposer, elle se choisit un pseudonyme masculin, Marcello, non pour cacher sa féminité (comme c’était à la mode alors) par rapport à la domination masculine ambiante dans le domaine artistique, mais, dit-elle, pour ne pas entacher son nom et son titre.

Marcello, donc, artiste va exposer dans les Salons officiels, principalement des portraits d’amis (hommes et femmes) de son entourage. Et elle obtient des critiques dans les journaux et une considération respectueuse, voire même des médailles. Cependant, elle ne s’arrête pas de travailler, dans le but de parfaire son Art.

Que pense-t-elle de la condition féminine ? L’on sait qu’elle en a souffert, pendant son apprentissage d’artiste, obligée d’endosser des habits masculins pour pouvoir fréquenter certains cours d’anatomie ou des ateliers masculins. Je dirai que ce fut un léger désagrément. Mais, plus précisément, plus socialement, on ne trouve guère de réponse à cette question. Même dans ses Carnets Intimes, il n’est guère fait d’allusion à ce sujet-là, ni à celui de la société en général. Seuls sont étudiés, commentés, tous les sujets qui ont trait à l’Art, à la jeune littérature contemporaine, à la religion, parfois au peuple.

Cependant pour la connaître mieux et aborder d’autres thèmes, comme le féminin/masculin qui nous intéresse ici, j’ai choisi de la suivre dans la correspondance privée qu’elle échangea avec Adolphe Thiers, son grand ami, pendant une période politique et sociale importante pour la France (1860 – 1877). Cela me permettra ainsi de mettre en scène un homme, célèbre certes, détesté, caricaturé, critiqué par nombre de ses contemporains, mais, pour nous, intéressant à plusieurs points de vue dans cet affrontement amical d’un homme d’état aux multiples facettes, Président de la République après la Commune, et d’une femme du monde qui ont abordé toute sorte de sujets intimes, personnels, artistiques souvent mais aussi particuliers et généraux, voire sociaux ou politiques.

Marcello admirait ce personnage aux multiples talents : l’auteur de l’histoire du Consulat et de l’Empire (en 20 volumes, dont elle ne cesse de lui dire la passion avec laquelle

elle la lit). Elle aime leurs discussions sur l'art ou sur le talent, ou l'absence de talent, de certains artistes. Leur même amour pour Michel-Ange par exemple.

Elle aime moins, mais elle respecte, et peut-être admire, le cabinet de reproductions de chefs-d'œuvre, installé dans son hôtel particulier, qu'il chérit tout particulièrement dans son souhait d'en faire « un abrégé de l'univers ». Elle comprend moins peut être que, fréquentant amicalement Ingres et Delacroix, jamais il ne leur ait acheté une seule œuvre. Pas de problème pour les siennes, Marcello les lui offrait.

Lui-même peignait. Seul témoignage, conservé à la Fondation Thiers, une aquarelle gouachée d'une scène anecdotique, dans un paysage figé mais correctement rendu. Furieusement curieux de tout et de toutes choses, il accumulait les notes. Par exemple, il avait dans l'idée d'écrire un ouvrage philosophique qu'il aurait intitulé : « l'harmonie universelle ou certitude, concordance, et succession des choses. »

La Duchesse, particulièrement attirée par toute chose elle aussi, ne pouvait que se complaire dans la lecture de ses lettres et dans ses rapports avec Thiers. Même si elle le critiquait parfois, dans ce rapport d'amitié amoureuse, paternelle et filiale parfois, c'est, me semble-t-il, une admiration véritable qu'elle lui vouait.

Ils avaient en commun un grand respect pour la religion et, principalement, un immense accord profond pour l'ordre, mot favori de Thiers, qui fonda d'ailleurs le Parti de l'ordre. Leur accord fut complet lors de la répression impitoyable qui suivit la Commune. Elle l'incite à « l'énergie la plus grande dans la répression [...] agissez, écrit-elle, avec la même force que Cromwell et Sylla : l'impunité nous perdrait encore ».

Voilà le camp de la belle duchesse affiché. Bien loin de l'intérêt – distant, il est vrai – pour l'amélioration du sort du peuple, pour lui accorder un peu plus de liberté, Thiers la critiquait toujours à ce sujet. Si Marcello semble réfléchir – de loin – à ce grave problème, on ne peut la comparer au courage et aux prises de position de certaines femmes de son temps, telles que Flora Tristan ou encore George Sand. Thiers, selon elle, est « seul capable par ses lumières et son habile sagesse de mener la France en ce moment. » De toutes façons, elle exérait l'Internationale Ouvrière.